

Marc Bonhomme

LE PROBLEME DES TROPES DANS LA LINGUISTIQUE FRANÇAISE DU XX^e SIECLE

La tropologie constitue certes un sujet a priori marginal pour la linguistique française contemporaine, mais elle en illustre parfaitement l'effervescence heuristique, faite d'hésitations, d'emballements et de divergences conceptuelles. Occupant une place instable à l'intersection de la sémantique, de la grammaire et de l'analyse discursive, la question des tropes au XX^e siècle peut être considérée à travers trois étapes globales qui se chevauchent parfois et dont nous nous proposons de relever quelques jalons.

1. Le règne flou de l'image

L'analyse des tropes en linguistique française moderne commence par une importante fracture épistémologique. Suite au déclin de la rhétorique à la fin du XIX^e siècle¹, la réalité langagière que celle-ci recouvre se voit complètement escamotée durant une longue période qui va jusqu'aux années 60. D'une part, le terme de «trope» n'est pratiquement plus employé, remplacé par le vocable ambigu d'«image», lui-même imagé, en raison de son emprunt analogique au code iconique². D'autre part, alors qu'elle a été pendant des siècles au cœur des sciences du langage avec la grammaire et la lexicographie (pensons au programme de l'Académie française débutante ou à ces grands noms que furent Lamy, Dumarsais et Fontanier), l'examen des tropes, dilués en «images», se trouve marginalisé de deux façons :

- Pour commencer, il est confiné à la périphérie de la linguistique. En effet, durant la première moitié du XX^e siècle, on ne relève quasiment rien sur les tropes et sur les images chez les théoriciens phares que furent Meillet, Vendryès ou Guillaume. L'un des seuls à s'être intéressé au problème a été le tenant d'une linguistique de la «parole» comme Bally (1902) qui développe quelques idées fortes (pp. 184-202) : hostilité

envers toute taxinomie tropique, vision négative sur le langage figuré perçu comme une «infirmité» et comme une «paresse d'expression», acception du seul terme d'«image», classé selon sa chronogénèse : l'image «concrète» repérable par sa vivacité, l'image «affective» saisie par le sentiment et l'image «morte», d'ordre intellectuel et catachrétique ...

- Par ailleurs, le domaine de l'image est en grande partie récupéré par la stylistique littéraire, avec des dosages divers³. Tantôt, pour des théoriciens comme Albalat (1903), l'image recouvre tous les tropes. Tantôt elle est opposée à certains d'entre eux, notamment à la comparaison par Reverdy (1926) ou à la métaphore par Bachelard⁴ (1957).

Dans l'ensemble, ce long règne figé de l'image se caractérise par deux traits. D'abord on est surpris par ses lacunes définitionnelles. Soit à l'instar d'Albalat étudiant Chateaubriand (op. cit., pp. 55-63), les uns l'envisagent comme allant de soi, dans une sorte d'évidence qui n'a pas à être démontrée. Soit les autres en reconnaissent l'hétérogénéité constitutive, comme Moreau, l'un de ses promoteurs tardifs (1982). Soit à l'exemple de Crétin, la plupart se bornent à en relever les diversifications thématiques de surface (images végétales, aquatiques, etc ...). Par contre, en face de ce flou locutoire, les analystes de l'image insistent sur ses effets illocutoires et même perlocutoires, lesquels suivent une double direction :

- Celle de la concrétisation et de la densification référentielles du discours. Prolongeant la théorie de l'ornement des siècles précédents et mettant en jeu la fonction représentative du langage, cette orientation est nettement formulée par Albalat (op.cit., pp. 59-63) ou par Meuraud (1966, pp. 18-19) à l'aide de tournures métaphoriques empruntées aux isotopies vitalistes («sensation vivante»), géomorphologiques («relief»), chromatiques («expression colorée») ou solaires («le pouvoir rayonnant de l'image»- «L'image a été l'objet de la préoccupation [de Chateaubriand]. Les *Mémoires* en resplendissent» ...).

- Surtout, l'image se voit intégrée dans le circuit interactif, perçue qu'elle est comme un stimulant de l'imaginaire de son récepteur en symbiose avec celui de son producteur. C'est ainsi que, selon Albalat (op.cit., p. 62), elle suscite «le bonheur esthétique» du lecteur, le «frappant». Pour De Gourmont (1924, p. 86), elle avive l'«imagination visuelle» de ce dernier.

A travers de telles perspectives, l'image entre ainsi dans une ébauche de pragmatique molle et non avouée, laquelle n'outrepasse guère le champ de la poétique par sa dominante esthétisante.

2. Tropes et linguistiques lexico-phrastiques

Après cette longue période de léthargie, la tropologie française subit une véritable révolution autour des années 60. Non seulement on délaisse le concept d'«image» pour revenir à celui, plus technique, de «trope», mais encore ce dernier devient un objet pleinement linguistique. Un tel changement est dû à l'apport structuraliste qui assure le triomphe de ce que l'on appelle la nouvelle rhétorique, consécutivement à deux phénomènes.

En premier lieu, on assiste à la vulgarisation des théories de Jakobson, avec la traduction en français des *Essais de linguistique générale* en 1963. La conception fonctionnaliste de Jakobson est bien connue. Les tropes cessent chez lui d'être des tropes stricto sensu, à savoir des figures ponctuelles, discursives et a posteriori reposant sur des substitutions dénomminatives, pour se ramener à deux grands pôles : métonymie et métaphore, qui deviennent des matrices générales du fonctionnement langagier, suite aux assimilations entre syntagme et métonymie et entre paradigme et métaphore⁵. Ces thèses de Jakobson ont eu une énorme influence sur la linguistique française vers les années 1960-1970, cela à trois niveaux :

a) Alors que jusque là métonymie et métaphore étaient définies sur des bases empiriques, on commence à les aborder plus scientifiquement, avec le couple Contiguïté/Similarité. On peut citer ici l'apport des ouvrages de Henry, *Métonymie et métaphore* (1971), et de Le Guern, *Sémantique de la métaphore et de la métonymie* (1973).

b) La métonymie et la métaphore d'inspiration jakobsonienne contribuent au développement de la linguistique textuelle, qu'il s'agisse de la poésie, axée sur le pôle métaphorique (cf l'analyse des «Chats» de Baudelaire par Jakobson lui-même et par Lévi-Strauss (1962)), ou de la prose narrative, articulée sur la syntagmatique métonymique. On pourrait mentionner de nombreuses allusions à cette dernière dans les travaux de Bremond (1970), de Greimas (1970) ou d'Adam (1976).

c) La double équation jakobsonienne Métonymie = Contiguïté, Métaphore = Similarité permet une extension de la linguistique aux domaines sémiologiques les plus variés : publicité avec Barthes (1966), musique avec Rosolato (1974), etc ...

De la sorte, si la théorie métonymico-métaphorique de Jakobson suscite des difficultés en raison de son schématisation et de sa puissance excessive, elle a le grand mérite d'avoir projeté au premier plan du langage des concepts réservés jusque là à la tropologie, réconciliant du même coup linguistique, rhétorique et poétique.

Parallèlement à l'influence de Jakobson, la linguistique française renoue les systèmes tropiques de la rhétorique traditionnelle, dont le bornage étroit engendre une cohabitation problématique avec la perspective élargie de celui-là. Impulsée par la réédition des *Figures du discours* de Fontanier en 1968, cette réactualisation s'opère

en deux étapes.

Dans un premier temps, en gros autour des années 70, la réévaluation des tropes canoniques se fait dans le cadre de la sémantique lexicale, focalisée sur leur structure dans la langue, à travers une double préoccupation. On assiste d'abord à tout un réexamen taxinomique des catégories tropiques, moyennant diverses prises de position contradictoires. Celles-ci s'attachent en particulier au dégagement du trope générateur de tous les autres, qui s'avère être la synecdoque pour Todorov (1970), la métonymie pour Henry et la métaphore pour Ricoeur (1975). Un même travail de restructuration concerne également la situation des tropes-clefs. Les uns se prononcent pour une nette distinction entre métonymie et synecdoque (point de vue de Genette (1970)), les autres pour l'inclusion de la seconde dans la première (optique de Henry) et ainsi de suite... La plus achevée de ces entreprises taxinomiques est sans doute la *Rhétorique générale* du groupe de Liège (1970). Tout le système des tropes centraux - rebaptisés «métasémèmes» - s'y trouve réorganisé à partir de principes distributionnels hiérarchisés selon deux niveaux combinatoires:

- celui de la matrice synecdochique, d'essence sémantique ou référentielle,
- celui des tropes dérivés de synecdoques : métonymie et métaphore, obtenues au prix d'opérations complexes.

Mais suffit-il de manipuler des synecdoques pour générer des métaphores novatrices? Ou le langage se ramène-t-il à un jeu componentiel, analogue aux formules chimiques? Le second centre d'intérêt de cette tropologie lexico-sémantique tourne autour des discussions sur le couple Ecart-Norme, celles-ci étant encore à la source de décisions antagonistes : norme scientifique pour Cohen (1966), norme liée à un invariant linguistique pour le groupe de Liège, etc ... Qu'il soit formulé par les termes de «dénotation/ connotation» chez Barthes ou de «sens premier/sens second» chez Todorov, un tel débat entérine en fait une linguistique dichotomique, le trope étant vu comme un corps étranger qui fait problème par son altérité, laquelle peut cependant être réduite au fonctionnement standard du langage, censé lui correspondre. Mais dans ce cas, à quoi bon développer un discours tropique?

Dans un deuxième temps, consécutivement à cette approche lexico-sémantique, on relève, à la fin des années 70 et au début des années 80, un mouvement de bascule des tropes majeurs sur la syntaxe, ce qui en complique encore toute saisie cohérente. Parmi les travaux grammaticaux sur la métaphore, on peut citer ceux de Tamine (1978, 1979) pour laquelle ce trope offre un canevas ternaire Terme propre - Relation - Terme métaphorique, ces derniers agençant diverses incompatibilités combinatoires. Pour ce qui est de la métonymie, celle-ci se voit expliquée selon les principes de la grammaire casuelle par Ruwet (1975), par Martin (1983, 1984) et par nous-même (1987). De fait, il est aisé de redéfinir ce trope sous la forme d'actualisations discordantes entre les cas logiques profonds de la phrase et leur manifestation syntaxique, des occurrences telles que «Achetez le Mont-Blanc ! « (in *VSD* du 4-7-1988) - pour «une résidence près du

Mont-Blanc» - mettant en oeuvre une translation Locatif/Objectif ou «Je lis Baudelaire» une translation Agentif/ Objectif. Plus largement pour Tamba-Mecz (1981), c'est l'ensemble du domaine tropique qui doit être reconsidéré grammaticalement. Parmi ses propositions, on y trouve l'idée que, loin de constituer une donnée aprioriste, la figure résulte d'une construction lexico-syntaxique, avec des repérages progressifs ou régressifs qui l'orientent référentiellement. Par ailleurs chez elle, les taxinomies tropiques préétablies laissent la place à la seule catégorie générique de «sens figuré» qui peut être, selon les cas, intensif (i.e. d'essence hyperbolique), bitensif (à savoir de nature analogique) ou extensif (cf l'hypallage et les figures avoisinantes).

3. Tropes et pragmatique

Autour des années 80, la problématique des tropes subit une nouvelle réorientation dans la linguistique française, puisqu'on tend à abandonner le point de vue de la langue comme structure pleine pour le dynamisme de l'interaction communicative. Avec l'intégration du paramètre énonciatif, l'examen des tropes se fonde dans la mouvance pragmatique, ce qui se traduit par un retraitement de ces derniers à l'aide des notions d'implicite, de stratégies, d'actes indirects ou de calculs du sens. Cette phase ultime et actuelle se présente comme une gestation imperfective, perceptible à travers divers articles et passages d'ouvrages dont on peut dégager trois grandes orientations.

Nous notons d'abord un changement de perspective sur les tropes examinés. Alors qu'auparavant les analystes s'intéressaient essentiellement aux tropes dits majeurs : métaphore, métonymie, synecdoque, en raison de leur apanage dans l'idéologie littéraire et de leur épaisseur sémantico-lexicale, avec l'approche pragmatique sont nettement privilégiés les tropes eux-mêmes énonciatifs, peu marqués dans l'énoncé, mais à structure argumentative prédominante. Au premier rang de ceux-ci, nous relevons l'ironie, perçue par Sperber et Wilson (1978) comme un fait de polyphonie énonciative, c'est-à-dire de citation en écho d'un discours antérieur dont on se détache et que l'on prend pour cible. A propos de l'ironie, nous pouvons aussi mentionner l'étude de Berrendonner (1981) qui voit en celle-ci un cas-type d'ambiguïté inférentielle et surtout une arme défensive destinée à ménager la liberté de son locuteur en lui donnant la possibilité d'argumenter sans avoir à en subir les conséquences. Outre l'ironie, d'autres tropes autrefois périphériques remontent au premier plan, comme la litote abordée notamment par Ducrot (1972) ou l'hyperbole qui a fourni le sujet récent d'un article de Perrin (1990).

Par ailleurs, la perspective pragmatique entraîne une déperdition de la spécificité tropique des tropes. Loin de constituer un domaine fermé et autonome, ceux-ci sont conçus par rapport aux lois générales du langage dont ils sont fréquemment considérés comme des transgressions. Entre autres, à la suite de Grice⁶, Kerbrat-Orecchioni (1986) aborde les tropes comme des violations particulières des maximes de relation (en raison de leur disconvenance référentielle) et de modalité (du fait de leur duplicité), ou

encore comme des mensonges qui se veulent reconnus pour tels, sources de calculs interprétatifs chez leurs récepteurs grâce à divers indices. Si l'on prend l'exemple de la métaphore, réexaminée par Moeschler (1991) et par Reboul (1991) dans le cadre de la théorie de la pertinence de Sperber et Wilson⁷, celle-là cesse d'être le trope déviant que l'on voyait habituellement en elle pour prendre place dans un continuum où toute distinction s'estompe entre l'énonciation dite standard et l'énonciation métaphorique. Évaluée dans sa positivité, cette dernière apparaît simplement comme la sélection de l'énoncé le plus adéquat à certains contextes, exploitant les nombreuses virtualités du langage, révélant en outre une forte créativité chez son énonciateur et une grande latitude d'interprétation chez son énonciataire. Rejoignant la position crocéenne (la métaphore EST, parce qu'elle est nécessaire), cette approche pose le problème de l'utilité du maintien de la dénomination même de «métaphore».

Enfin, prise en charge dans l'optique pragmatique, la notion de trope tend à être l'objet d'un élargissement illimité de son domaine, ce qui est encore caractéristique chez Kerbrat-Orecchioni (op.cit., pp. 93-157). Faisant du trope un cas d'implication à renversement de hiérarchie sémantique, celle-ci revendique pour lui une «théorie standard étendue» applicable à toutes les occurrences reposant sur une telle configuration. C'est ainsi qu'elle réinterprète une partie de la présupposition en «trope présuppositionnel»⁸, la fiction littéraire en «trope fictionnel», les échanges indirects - dans l'interaction théâtrale ou autre - en «tropes communicationnels»... Mais un trope modulable à l'infini peut-il conserver une efficacité explicative ? Plus largement, le dire oblique et enfoui suffit-il pour définir le trope ?

* * *

Si l'on fait le bilan sur les théories tropiques dans la linguistique française du XX^e siècle, on voit se dégager plusieurs tendances. En premier lieu, le dynamisme inégal de leur approche. Suite à une longue stagnation jusque dans les années 60, on constate depuis une trentaine d'années une cascade de théories, parfois complémentaires selon les axes Langue/Discours et Contenu/Relation⁹, mais souvent contradictoires quant à la nature et à l'extension du fait tropique. Ensuite, on remarque une intégration linguistique croissante des tropes, dans un mouvement cependant en spirale : d'abord niés en tant que tels par la doctrine de l'image et confinés hors de la problématique linguistique, avec une ouverture pragmatique non théorisée sur leurs effets; puis reconnus réellement comme tropes par les systèmes fonctionnalistes ou structuraux, mais enfermés dans le champ formel de l'énoncé; enfin déplacés dans le domaine de l'énonciation par la pragmatique, avec à nouveau une dilution de leur spécificité et cette fois un fort envisagement interactif. De la sorte, si les théories relatives aux tropes suivent globalement les grands courants linguistiques, elles oscillent entre des conceptualisations descriptives qui, à trop en dégager les particularismes, les détachent

du reste du langage, et des conceptualisations communicatives qui tendent à les vider de leur substance.

Ainsi voués à l'incomplétude du fait qu'ils fluctuent entre des saisies ontologiques qui en reconnaissent l'originalité constitutive et des saisies phénoménologiques qui voient en eux seulement des effets de discours ou d'interprétation, les tropes occupent un statut précaire dans la linguistique française du XX^e siècle. Manque encore une théorie capable d'en concilier les deux faces cognitive et pragmatique - pour autant que cela soit possible. Théorie dont on pourrait trouver un début d'ébauche chez Fauconnier (1984) ou chez Prandi (1987, 1992). Mais le premier reste trop allusif, tandis que le second englué la tropicité dans des réflexions philosophiques qui en masquent la mécanique proprement linguistique.

Université de Berne

NOTES

1. Celle-ci cesse d'être une matière d'enseignement en France à partir de 1885, remplacée par l'histoire des littératures grecques, latines et françaises.
2. Cet emprunt date du XVIII^e siècle, mais il ne s'est véritablement vulgarisé qu'au début du XX^e siècle.
3. Cette longue période consacre l'âge d'or des thèses portant sur les images chez différents auteurs. Cf Crétin (1927), Lemaire (1962), etc.
4. Dans tous les cas, l'image, expression de l'irrationnel ou des archétypes fondamentaux, est survalorisée par rapport aux autres figures.
5. Cf Jakobson (1963), pp. 61-62.
6. Voir «Logique et conversation», *Communications* 30, Paris, 1979, pp. 57-72.
7. Cf *La Pertinence*, Paris, Minuit, 1989
8. Celui-ci recouvre les cas où l'information centrale est décalée du posé au présupposé (par ex. lorsque «Pierre a cessé de fumer» signifie en fait «Pierre fumait»).
9. Selon la terminologie du courant de Palo Alto (Watzlawick et alii, *Une Logique de la communication*, Paris, Le Seuil, 1972, pp. 49-52).

BIBLIOGRAPHIE

- ADAM, J.M., 1976, *Linguistique et discours littéraire*, Paris, Larousse.
- ALBALAT, A., 1991 (1903), *Le travail du style*, Paris, Armand Colin.
- BACHELARD, G., 1957, *La Poétique de l'espace*, Paris, PUF.
- BALLY, C., 1951 (1902), *Traité de stylistique française*, Genève, Georg.
- BARTHES, R., 1966, «Rhétorique de l'image», *Communications* 4, Paris, pp. 40-51.
- BERRENDONNER, A., 1981, *Eléments de pragmatique linguistique*, Paris, Minuit.
- BONHOMME, M., 1987, *Linguistique de la métonymie*, Berne, Lang.
- BREMOND, C., 1970, «Le rôle d' influenceur», *Communications* 16, Paris, pp. 60-70.
- COHEN, J., 1966, *Structure du langage poétique*, Paris, Flammarion.
- CRETIN, R., 1927, *Les Images dans l'oeuvre de P. Corneille*, Caen, Olivier.
- DE GOURMONT, R., 1924, *Le Problème du style*, Paris, Mercure de France.
- DUBOIS, J., EDELIN, F. et alii, 1970, *Rhétorique générale*, Paris, Larousse.
- DUCROT, O., 1972, *Dire et ne pas dire*, Paris, Hermann.
- FAUCONNIER, G., 1984, *Espaces mentaux*, Paris, Minuit.
- FONTANIER, P., 1968 (1821), *Les Figures du discours*, Paris, Flammarion.
- GENETTE, G., 1970, «La rhétorique restreinte», *Communications* 16, Paris, pp. 158-171.
- GREIMAS, A.J., 1970, *Du sens*, Paris, Le Seuil.
- HENRY, A., 1971, *Métonymie et métaphore*, Paris, Klincksieck.
- JAKOBSON, R., 1963, *Essais de linguistique générale*, Paris, Minuit.
- JAKOBSON, R. & LEVI-STRAUSS, C., 1977 (1962), «Les Chats de Baudelaire», *Questions de poétique*, Paris, Le Seuil.
- KERBRAT-ORECCHIONI, C., 1986, *L'Implicite*, Paris, Armand Colin.
- LE GUERN, M., 1973, *Sémantique de la métaphore et de la métonymie*, Paris, Larousse.
- LEMAIRE, H., 1962, *Les Images chez saint François de Sales*, Paris, Nizet.
- MARTIN, R., 1983, *Pour une logique du sens*, Paris, PUF.
- MARTIN, R., 1985, «Notes sur la logique de la métonymie», *Mélanges P. Larthomas*, Paris, pp. 295-307.
- MEURAUD, M., 1966, *L'Image végétale dans la poésie d'Eluard*, Paris, Minard.
- MOESCHLER, J., «Aspects linguistiques et pragmatiques de la métaphore», *Tranel* 17, Neuchâtel, pp. 51-74.
- MOREAU, F., 1982, *L'Image littéraire*, Paris, SEDES.
- PERRIN, L., «Bonheur et malheur des hyperboles», *CLF* 11, Genève, pp. 23-38.
- PRANDI, M., 1987, *Sémantique du contresens*, Paris, Minuit.
- PRANDI, M., 1992, *Grammaire philosophique des tropes*, Paris, Minuit.
- REBOUL, A., «Comparaisons littérales, comparaisons non littérales et métaphores», *Tranel* 17, Neuchâtel, pp. 75-96.

- REVERDY, P., 1926, *Le Gant de crin*, Paris, Plon.
- RICOEUR, P., 1975, *La Métaphore vive*, Paris, Le Seuil.
- ROSOLATO, G., «L'oscillation métonymico-métaphorique», *Topique* 13, Paris, pp. 75-99.
- RUWET, N., 1975, «Synecdoques et métonymies», *Poétique* 23, Paris, pp. 371-388
- SPERBER, D. & WILSON, D., 1978, «Les ironies comme mentions», *Poétique* 36, Paris, pp. 399-412
- TAMBA-MECZ, I., 1981, *Le Sens figuré*, Paris, PUF.
- TAMINE, J., 1979, «Métaphore et syntaxe», *Langages* 54, Paris, pp. 65-81
- TAMINE, J., 1978, *Description syntaxique du sens figuré: la métaphore*, thèse de doctorat d'Etat, Paris 7.
- TODOROV, T., 1970, «Synecdoques», *Communications* 16, Paris, pp. 26-35

